

TU N'AS RIEN VU AU SAMUSOCIAL

(Extraits de journal de bord)

« J'écris très certainement ceci poussé par le désespoir que me cause mon corps et l'avenir de ce corps »
Kafka, journal.

Je dessine au Samusocial de Paris depuis le 21 juillet 2005. Cela fait un mois que j'attendais l'autorisation de venir, avec mon carnet dans mon sac. Au centre Emmaüs de Sainte-Anne, en 2000, on m'avait dit : *« les gens font ce qu'ils veulent, vous n'avez pas besoin d'autorisation, c'est eux qui vous diront. »* Au Samusocial, il faut rencontrer « le Rez-de-chaussée », ce qui donne une impression fautive : On va s'intéresser à ce qui se produira là-haut, au service des soins infirmiers, espace Saint-Michel où je vais proposer des portraits.

J'ai croisé Laurent à l'accueil : *« Ah c'est toi qui fait des dessins, tu peux m'en faire un ? »*. Il a posé sur le banc d'attente des consultations médicales au Rez-de-chaussée. Il a derrière lui 20 ans de rue et comme souvent, je suis désemparée d'apprendre qu'il a 10 ans de moins que moi. Il me parle du jardin du Samu. Laurent c'est un pilier de L'ESI – espace solidarité insertion. Il rêve de la Souterraine, lieu perdu dans la campagne de la Creuse, où le Samu possède une immense bâtisse où l'on peut partir quelques jours. Il veut vivre dans la nature, il est fait pour ça. Hier, il a nettoyé le jardin du Samu : *« Je connais toutes les planques, je sais tout, je ramasse tout »*. Quand je le croise, il est intarissable, et je dois abrégé la conversation car j'ai du travail « en haut ». Il est fier me dit-il de son portrait. Je lui ai donné comme à tous une copie laser dédicacée.

Monsieur Aïch est très silencieux. Il est content de ma proposition. Son inquiétude sourd de toute son attitude. Il se courbe pour ne pas se faire remarquer. (Ce n'est pas lui qui essaierai de changer le programme télé). Et puis un jour, lorsque je lui demande son prénom, il devient jovial, familier. Sa solitude est une attitude : ne pas se faire remarquer, ne pas prendre de coups. Ne presque pas exister pour survivre.

Christine a les deux bras brûlés au troisième degré. Elle s'est endormie avec une cigarette au lit. Sauvée de justesse, elle a subi de nombreuses greffes. C'est une silencieuse. Immédiatement d'accord pour un portrait. Plus tard, elle tombe dans une grave crise d'angoisse *« Est-ce que je suis tombée si bas ! »*. Elle vient d'arriver, c'est l'effroi de la confrontation dans ce lieu si

inhospitalier à la tête et le corps douloureux des autres. Peu à peu Christine trouve des amis et s'ennuie sans fin. On parle ou pas, des-fois je m'abandonne à mes colères, ou je lui raconte la peinture à Venise, l'exposition à Magdebourg, j'essaie de forcer son silence inquiet lorsque je sens que quelque chose ne va gravement pas. Des mois plus tard, j'ai retrouvé Christine au centre d'Emmaüs de Sainte Anne. Elle n'a pas perdu les 30 kg pris en quelques mois d'angoisse et de médicaments, et parle avec difficulté. Elle n'a même plus de réaction à mon égard, et j'ai l'impression qu'elle ne me reconnaît plus. Christine est quelqu'un de très fragile qui ne peut pas vivre à la rue. Nous en avons beaucoup parlé, et il n'y a pas de solution pour elle. Comme beaucoup d'autres, elle est une récalcitrante. Elle a si peur, elle est si fermée, il lui faudrait beaucoup d'aide et les structures baissent les bras.

Alain a une cinquantaine d'années abîmées par l'alcool. Ce séjour-là, il va beaucoup mieux disent les infirmières. Syndicaliste coléreux, notre discussion porte immédiatement sur la pauvreté, la révolte possible ou impossible. Il lit tous les journaux qu'il trouve. Dans son parcours comme beaucoup d'autres, il y a la prison et beaucoup d'autres choses évoquées. Je commence à me sentir embrouillée. Alain, ses chemises Hawaïenne, ses cigarettes, son élégance, sa colère et ses solitudes sera un fil conducteur amical et chaleureux.

Chaque jour lorsque j'arrive, il y a deux ou trois personnes et la télévision est allumée. Toute l'après-midi se passera ainsi : parler, boire des cafés, écouter, avec ce bruit de toutes les séries américaines qui défilent avec les mêmes voix. Marianne est très « fleur bleue », sa vie est très dure, mais elle ne croit qu'en la rencontre passionnelle. La deuxième fois que je la dessine, elle est totalement absorbée par « Les feux de l'amour ». Marianne a une grande cicatrice sur la joue gauche : un coup de cutter il y a 5 ans qui ne lui était pas destiné. Elle est sortie cet après-midi avec Ghislaine. Elles ont pas mal bu. Elle me demande des cigarettes et pose, malgré les plaisanteries et quolibets de Momo et Marc, revenus entre temps. Tout le monde est devant la télévision, l'excitation est générale. Je suis perdue, je me sens sale et j'en ai honte. Le soir, je suis très fermée. Mon ami s'affole sans le dire. Le lendemain seulement, je pourrai comprendre que ce qui m'est le plus douloureux, c'est la lucidité de ces hommes et de ses femmes arrachés à la rue et qui savent qui vont y retourner.

Je recroise Marianne un an plus tard, vers la porte d'Orléans. Elle s'approche de moi avec son gobelet et me reconnaît soudain. On s'embrasse, elle me dit qu'elle est à Montrouge et qu'elle est amoureuse. Elle rayonne. Moi je pense à la fragilité des femmes que j'ai vu remonter qui ne peuvent vivre sans homme en général très destructeur.

J'ai vu Martial redescendre la pente, retourner à l'alcool après les dix jours d'abstinences au Samu, qui le rendaient si heureux. Nous continuons à discuter. Mais que lui offre-t-on ici, à part la gentillesse des soignantes qui

savent qu'ils se trouvent dans le pire des cas. Il a trente huit ans. Rien n'existe pour cet âge-là, à part les cures, utopiques pour quelqu'un qui vit dans le bois de Vincennes.

Toute la journée, après quelques soins le matin, il n'y a que la télévision qui leur parle. Ce sont sans cesse les mêmes histoires sans cesse recommencées, mais entre eux, quels silences ! Parfois entrecoupés de brefs conflits. Je propose que l'on puisse travailler la terre ici. Je dis que l'on peut trouver un moyen de les rendre actifs. Je sens que ce n'est pas une priorité. « *Il n'y a pas d'argent au Samu...* »

Que l'on rechute est normal. C'est qu'on est trop faible.

Mais cette inactivité, cette solitude dont je sens que ma présence aide un peu à l'atténuer est la même que celle de la rue et On la leur reproche.

J'ai parlé pour Christine de « récalcitrante », il y a beaucoup de récalcitrants, question dignité et arrangements avec la vie. Il y a partout des trafics divers et incroyables qui surprennent toujours les infirmières par leur ingéniosité. Cela finit mal en général, parce qu'ici On a de la moral.

En rentrant de quelques jours à Venise, je sens que quelque chose en moi a changé. La peinture du Tintoret que je voulais revoir à la Scuola San Rocco me porte la dimension sublime de cette lutte en peinture, dans ces moments d'épidémie de peste sous l'égide de San Rocco, protecteur des pauvres et pestiférés. C'est la grande force de la peinture que je retrouve et qui m'aide et me soutient.

Cela m'aide à rendre à la peinture cette place que peu à peu avec ces hommes et ses femmes délaissés dont je me sens actuellement faire partie, j'ai tendance à abîmer, à déprécier, comme eux sont dépréciés et délaissés.

Je m'aperçois que ce n'est pas tant que je m'identifie à leur douleur, que j'identifie la peinture à leur solitude, leur impuissance.

Au café, près de mon atelier, mon voisin Frédéric Roux, avec son accent du sud-ouest « *Ca donne la pêche ! (de dessiner au Samusocial)* » relance sans qu'il le veuille mes doutes sur ma capacité à « faire face ».

Et puis Nancy arrive de Nantes, le Petit Jaunais est à Saint Mandé et nous allons réaliser un livre lithographié, « *Ce corps difficile* » .

Cinq jours durant, nous montons l'atelier le matin et le replions le soir .

Depuis le début du travail, j'ai un bonheur à dessiner sur les marbres, je vois l'émerveillement devant les tirages et la force humaine de Nancy impressionne tout le monde. Sa simplicité, son absence de jugement préconçu, sa générosité et sa formidable énergie, illuminent l'étage. On accroche les lithographies à sécher sur des cordes à linges. Les visages curieux, étonnés sont magnifiques à voir. On s'amuse, on est ailleurs.

Pendant presque trois mois et demi de travail dont cinq jours de réalisation du livre de lithographies, nous n'auront reçu aucune visite du « Rez-de – chaussée ». J'y sens un tel manque d'attention, non pas envers notre travail mais envers ce qui se passe pendant ces après-midi à Saint-Michel, qu'épuisées, nous nous éclipsions Nancy et moi au soir du 31 octobre 2005. Les pensionnaires ont eu les copies dédicacées de leur portrait, et certains une lithographie originale, comme les infirmières dont les visages encadrent le livre.

Novembre

Au courrier, reçu de Nancy un petit tirage sur papier des photographies que nous avons prises à l'espace Saint-Michel du samusocial. Après cette sorte de temps blanc de récupération, je ressens une émotion intense, tout me revient, c'est une bouffée de bonheur.

Février

J'ai vu le prototype du livre, heureuse surprise : la douceur qui vient de ces dessins ; douceur et douleur , comme toujours cheminent ensemble dans mon travail.

Remerciements : à tous mes modèles,
A l'équipe infirmière du Samusocial de Paris,
A Nancy Sumlont et Jean-François Acier, le petit jaunais
A Germaine Cizeron
A la mémoire d'Anne M.

Ce projet a reçu une aide à la création de la ville de Paris en décembre 2005.

Anne Gorouben – 2005- 2007